

Demonskir

~~File 10125 a~~

Case

FRC

17281



JULIET, dans l'Amour filial, ou la Jambe de bois.

A Paris, chez Huet, rue St Honoré vis-à-vis les Jacobins; N^o 70.

L'AMOUR FILIAL,

OPERA EN UN ACTE.

Par C. A. DEMOUSTIER.

Musique de C. Cavaux.

La tendre fille est toujours bonne mere.
Le tendre fils est toujours bon époux.



A PARIS,

Chez HUET, Libraire, Marchand de Musique &
d'Estampes, rue Saint-Honoré, vis-à-vis les
Jacobins, N.º 70, & au Théâtre de la rue Feydeau;

Et chez les Citoyens DENNÉ & CHARON,
Passage de la rue Feydeau.

L'an Second de la République.

PERSONNAGES. ACTEURS.

ARMAND , vieux Guer- VALIERE.
rier , Pere de Félix.

GERMON , vieux Guer- JULIET.
rier , Pere de Louise.

FÉLIX. GAVAUX.

LOUISE. La Cne. SCIO.

La Scène en Suisse , près de Nefeld.

AVERTISSEMENT.

Au moment où l'on imprime cet Ouvrage , il est à sa cent quatrième Représentation. Il doit ce succès aux grâces naïves de la Musique et au jeu naturel des Acteurs. Je me fais un plaisir de rendre publiquement cette justice à leur zèle et à leurs talens.

L'AMOUR FILIAL,

Le Théâtre représente, dans le lointain, les montagnes de la Suisse ; plus près, des montagnes moins élevées. A droite, une petite cabanne dont on voit l'intérieur ; au milieu du Théâtre, un arbre qui ombrage un banc et une table de gazon.

SCENE PREMIERE.

ARMAND, *endormi sous l'arbre.* FELIX.

FÉLIX.

IL dort encore. Que son sommeil est paisible ! Mon pere, tu souris ! Peut-être tu songes à moi ; ou plutôt tu médites quelque bonne action : ainsi l'honnête-homme jouit, même en songe, & du bien qu'il a fait, & du

Il l'observe de plus près.
bien qu'il veut faire. Comme la joie anime son front serein ! comme le zéphir caresse ses cheveux blancs ! je vais les couronner de fleurs. En s'éveillant, il les sentira sur son front ; je sourirai, il s'attendrira, & nous nous embrasserons.

4 L'AMOUR FILIAL,
*Il chante en cueillant des fleurs et formant
une couronne.*

N.^o 1.

JEUNES amans , cueillez des fleurs
Pour le sein de votre Bergere.
L'Amour , par de tendres faveurs ,
Vous en promet le doux salaire.
Plein d'un espoir encore plus doux ,
Dès que le Soleil nous éclaire ,
Je cueille des fleurs , comme vous ,
Pour parer le front de mon pere.

Il le couronne.

2.

VOTRE main , au bord des ruisseaux ,
Prépare des lits de fougere ;
Vous arrondissez des berceaux
Pour servir d'asyle au mystere.
Comme vous , de ces arbrisseaux
Je courbe la tige légère ,
(*Il forme un berceau sur la tête du vieillard.*)
Et de leurs flexibles rameaux
J'ombrage le front de mon pere.

3.

EN accourant à son réveil ,
Vous tremblez : que va-t-elle dire ?
En sortant des bras du sommeil ,
Mon pere , tu vas me sourire.

(*Armand se réveille , aperçoit son fils & lui tend les bras.*)

Vous lui ravissez quelquefois
Un baiser qu'ignore sa mere.
Moi , chaque matin , je reçois
Le premier baiser de mon pere.

(*Il l'embrasse.*)

O P E R A.

3

A R M A N D.

Bon jour , mon cher Félix , bon jour. Ce
cher enfant ! toujours gai , toujours espiègle

Il se débarrasse des fleurs.

toujours bon fils !

En voyant la couronne.

F É L I X.

Toujours tendre pere ! ... Mais comme vous
êtes frais & vermeil !

A R M A N D.

Que veux-tu, mon ami : je suis vieux & pauvre ,
mais je suis heureux. C'est ici, près de Nefeld, que
j'ai combattu il y a aujourd'hui trente-sept ans.
C'est-là que , couvert de blessures dont je porte
les cicatrices , je fus laissé pour mort ; c'est au
bord de ce ruisseau qu'un jeune soldat me secourut
& périt peut-être victime de son humanité : u
parti ennemi vint l'attaquer ; il m'avait sauvé la
vie ; je ne pus défendre la sienne. Les ennemis
le poursuivirent loin de moi ... s'il a succombé ,
je me reproche sa mort ; s'il vit encore , ma
reconnaissance ne fait où le trouver : voilà mon
unique chagrin. Du reste , je vis content. Tu
es venu fonder notre cabanne sur le champ de
bataille. J'y suis libre & j'espere y vieillir encore.

A 3

6 L'AMOUR FILIAL,

Mon ami, rien ne fortifie tant un vieux guerrier que l'air de la gloire & de la Liberté.

FÉLIX.

Ah ! mon pere , puissiez - vous le respirer long-tems ! votre bonheur fera le mien.

ARMAND.

Mon cher Félix , je connais ta tendresse pour ton pere ; tu connais la sienne pour toi. Aimer son pere , en être aimé , c'est un grand bonheur sans doute ; mais à ton âge , mon ami , ce bonheur - là ne suffit pas.

FÉLIX.

Mon Pere , vous avez nourri mon enfance , élevé ma jeunesse , formé mon cœur , éclairé mon esprit. Je jouis des beautés de la Nature que vous m'avez fait connaître , du charme des vertus que vous m'avez inspirées ; le brave , le vertueux Armand est mon pere , mon frere , mon ami ; que peut-il manquer à mon bonheur ?

ARMAND.

Une épouse.

FÉLIX , *tendrement.*

Vous croyez ?

O P E R A.

7

ARMAND.

UNE femme est une amie
Dont l'esprit, dont la douceur,
Dont le commerce enchanteur
Font le charme de la vie.

FÉLIX.

UN bon pere est un ami
Qui nous guide & nous éclaire.
Ah ! quel ami, sur la terre,
Peut-on chérir comme lui !

ARMAND.

Si l'amitié suffit à la vieillesse,
A la jeunesse il faut un peu d'amour.

FÉLIX.

O mon ami ! payez-moi de retour :
Votre amitié suffit à ma jeunesse.

ARMAND.

Tu m'aimes. Si le ciel t'accorde des enfans,
Leurs sentimens feront les mêmes.

Ils t'aimeront . . .

FÉLIX, ému.

Ils m'aimeront . . .

ARMAND, vivement.

Comme tu m'aimes.

Tendrement.

Et leur mere :

A 3

L'AMOUR FILIAL,

FÉLIX, *plus ému.*

Eh bien? ... leur mere...

ARMAND, *avec feu.*

Peins - toi son amour vertueux:

Son bonheur fera de te plaire;

Ton devoir fera d'être heureux.

Félix se trouble.

Qu'en penfes-tu? ...

FÉLIX, *attendri.**Après un silence.*

.... Hélas! mon pere,

Je crois que l'amour le plus doux

{ Est celui que je sens pour vous.

Ensemble. { ARMAND, *le serrant dans
ses bras.*

{ Mon fils, que cet aveu m'est doux!

FÉLIX.

Mais il est déjà grand jour. Je vais cueillir des fruits pour notre premier repas. Ce dôme de verdure fera la salle du festin; ce gazon, la table; & vous, mon pere, la compagnie. Je ne réponds pas que le repas soit magnifique, mais je réponds bien de l'amitié des convives.

S C E N E I I.

A R M A N D , *seul.*

*Il étend sur la table une natte de jonc et place
quelques corbeilles.*

C E cher enfant , comme il m'aime ! Je plains
bien ceux qui ne connaissent point ce bonheur-là !

A I R.

QUE je suis heureux d'être pere !
Mon fils est mon consolateur.
Jusques à mon heure dernière
Mon cher fils fera mon bonheur ;
Sa main fermera ma paupière.
Que je suis heureux d'être pere !

Précieuse félicité ,
Doux plaisir de se voir renaître ,
Tout charme secret me pénètre
D'une céleste volupté !

Que je suis heureux d'être pere ! &c...

Mais qu'apperçois-je là-bas ? ... une femme !
Est-elle jolie ? ... elle approche ... je vais savoir
à quoi m'en tenir.

10 L'AMOUR FILIAL,

SCENE III.

LOUISE, ARMAND.

D U O.

LOUISE, *arrivant précipitamment.*

AH ! Bon vieillard ,
Ah ! prenez part
A ma douleur !...

ARMAND, *à part.*

Qu'elle est gentille !

LOUISE.

Par amitié ,
Prenez pitié
Du chagrin d'une pauvre fille.

ARMAND.

Parlez, parlez, ma pauvre fille.

LOUISE.

Avez-vous vu passer un voyageur ?

ARMAND.

Qu'il est heureux, ce voyageur

LOUISE, *avec impatience.*

Avez-vous vu passer un voyageur ?

ARMAND.

Vous l'aimez donc ?

O P E R A.

II

LOUISE.

Plus que moi-même.

ARMAND, *riant*.

Ah! c'est l'innocence elle-même.

LOUISE,

Ne riez point de ma douleur.

On perd, hélas! tout son bonheur
Quand on perd celui que l'on aime.

ARMAND, *gaîment*.

Je fais qu'on perd tout son bonheur,
Quand on perd celui que l'on aime.

ARMAND.

Calmez-vous, mon enfant; je viens de le
voir passer.

LOUISE.

Comment était-il vêtu?

ARMAND, *embarrassé*.

Mais... il avait, je crois, un habit... un habit...

LOUISE.

Rouge?

ARMAND.

Précisément.

LOUISE.

Vous me rendez la vie! De quel côté a-t-il
tourné ses pas?

12 L'AMOUR FILIAL,

ARMAND.

Vers cette colline.

LOUISE.

Adieu ; je le suis.

ARMAND, *l'arrêtant.*

Vous ne pourrez jamais le rejoindre , car il courait d'un train !...

LOUISE, *tristement.*

Il courait ?... Ce n'est pas lui.

ARMAND.

En effet , le moyen de courir quand on s'éloigne de vous !

LOUISE.

Ce n'est pas-là la raison , mais c'est qu'il a une jambe de bois.

ARMAND.

Et vous l'aimez ?

LOUISE.

Il ne m'en est que plus cher : c'est la fuite d'une blesure honorable qu'il a reçue autrefois.

ARMAND.

Autrefois ? Mais il n'est donc pas jeune ?

O P E R A , 13

L O U I S E.

Il a soixante ans.

A R M A N D.

Ce n'est donc pas votre amant ?

L O U I S E , *baissant les yeux.*

Courrais-je après lui ? & ne devinez-vous pas que c'est mon pere ?

A R M A N D , *attendant.*

Votre pere ? Qu'il est heureux ! Ah ! je connais ce bonheur-là... mais êtes-vous sûre qu'il soit dans ces montagnes ?

L O U I S E.

S'il n'y est pas encore, il ne peut tarder d'arriver.

A R M A N D.

Cette pauvre enfant !... vous paraîsez excédée de fatigue ; reposez-vous ! Votre pere passera par ici , car nous sommes sur le chemin de la montagne. Entrez dans ma cabanne ; prenez un peu de repos ; je veillerai pour vous.

L O U I S E.

J'y consens , car je succombe de lassitude ; mais promettez-moi de m'éveiller dès que vous appercevrez mon pere.

14 L'AMOUR FILIAL,

ARMAND, *la faisant asseoir dans la cabanne.*

Oui, mon enfant, je vous le promets. Cette cabanne n'est pas brillante; mais elle renferme deux trésors bien rares.

LOUISE.

Deux trésors?

ARMAND.

Oui, l'innocence & la vertu.

Il sort.

SCENE IV.

ARMAND, *sur la scène*; LOUISE,
dans la cabanne.

ARMAND.

AH! mon cher Félix, voilà bien l'épouse qui te conviendrait. L'amour filial a commencé ton bonheur; l'amour conjugal l'acheverait. Deux époux vertueux, unissant leurs vertus, sont doublement heureux.... Allons le chercher.

Il s'éloigne.

S C E N E V.LOUISE, *seule dans la cabanne.*

T R I O.

MES yeux se ferment malgré moi....

Mon pere, je suis loin de toi:...

Mais le sommeil me rendra ton image.

Elle s'endort.

S C E N E V I.LOUISE, *endormie dans la cabanne;*FÉLIX, *portant un panier de fruits*
*& préparant le déjeuner.*ARMAND, *entrant un instant après lui*
& l'observant.

F É L I X.

L'AMITIÉ va, sous cet ombrage,
Présider à notre repas.ARMAND, *à part, en riant.*C'est l'Amour qui, sous cet ombrage,
Fera les honneurs du repas.FÉLIX, *entrant dans la cabanne pour*
chercher son pere.

Mon pere ... Ciel! ...

16 L'AMOUR FILIAL.

ARMAND, à part.

Il est pris.

FÉLIX.

Que d'appas

ARMAND, le surprenant.

Eh-bien, mon ami, que t'en semble?

FÉLIX.

Mais...

ARMAND.

Tu rougis?

FÉLIX, rougissant.

Point du tout.

ARMAND, lui prenant la main.

Ta main tremble.

FÉLIX, tremblant.

Non.

ARMAND, souriant.

Puis-je encor suffire à ton bonheur?

FÉLIX, regardant tour-à-tour son Pere
& Louise.

Oui... vous pouvez suffire à mon bonheur.

ARMAND.

Vois, que de graces, de candeur?

FÉLIX, agité.

Par pitié, ménagez mon cœur;

Vous le déchirez!

ARMAND.

O P E R A.

17

ARMAND.

Je l'éclaire.

LOUISE, *endormie.*

Mon pere !

FÉLIX, *à Armand.*

Elle appelle son Pere !

LOUISE, *tendant les bras.*

Mon pere, ne me quittez pas.

FÉLIX, *à Armand.*

A son Pere elle tend les bras !

ARMAND, *gaîment.*

C'est à toi qu'elle tend les bras.

LOUISE.

Pourquoi me quitter ? je vous aime.

FÉLIX.

Je vous aime !

ARMAND, *à Félix.*

Je vous aime !

Que de douceur dans ce mot-là !

FÉLIX, *mettant la main sur son cœur.*

Ah ! comme sa voix répond là !

LOUISE, *agitée.*

Il me fuit ! qui me le rendra ?.....

FÉLIX, *s'approchant de Louise.*

L'amour vous le ramenera.

B

18 L'AMOUR FILIAL,

LOUISE.

Le croyez-vous ?

FELIX.

Quel trouble extrême ! . . .

A Armand.

Elle répond !

LOUISE, *tendant les bras.*

Mon pere , vous voilà ! . . .

Elle touche Félix, et s'éveille.

Ah !

Elle se lève précipitamment.

FÉLIX.

Rassurez-vous, daignez m'entendre !

LOUISE, *effrayée.*

Non.

FÉLIX.

Ecoutez-moi.

LOUISE, *plus faiblement.*

Non.

ARMAND, *à part, gaiement.*

Elle l'écouterà.

F É L I X.

Vous regrettez un Pere tendre :
Restez dans cet heureux séjour ,
Et je pourrai bien vous le rendre.
Il montre son pere.

L O U I S E.

Oui, je regrette un pere tendre ,
ayerai du plus tendre amour
Celui qui pourra me le rendre.

A R M A N D , *à part.*

Leurs cœurs commencent à s'entendre.
A leur âge, en parlant d'amour ,
Il est aisé de s'y méprendre.

L O U I S E.

Généreux étrangers, je ne vous connais que
depuis un instant ; & j'aurais déjà peine à vous
quitter, si ce n'était pour chercher mon pere.

A R M A N D , *la retenant.*

Mais avant de partir, déjeûnons sous cet om-
brage. L'amitié fera du repas.

F É L I X.

L'amour fera du repas.

L O U I S E , *s'asseyant.*

L'amitié fera du repas.

F É L I X , *présentant une corbeille.*

Voici les plus beaux fruits de notre verger.

20 L'AMOUR FILIAL,

ARMAND, *présentant.*

Voici..... (*Louise hésite.*)

FÉLIX.

Choisissez ceux de mon pere.

LOUISE.

Je choisis l'un & l'autre.

*Elle prend dans la corbeille d'Armand, puis
dans celle de Félix, qui lui baise la main.*

ARMAND.

gaîment à part.

haut à Louise.

Ceci ne va pas trop mal. Peut-on s'informer
du sujet qui vous a conduite & égarée dans nos
montagnes ?

LOUISE.

C'est un pèlerinage que mon pere projetait
depuis long-tems.

ARMAND, *gaîment.*

Le bonhomme est donc un peu dévot ?

LOUISE.

Le brave Germon est pieux sans doute ; mais
il a peut-être moins de dévotion que de courage,
& son pèlerinage était voué à la Gloire.

ARMAND.

A la Gloire ! le brave homme !

FÉLIX, *à Louise.*

Ainsi c'est la Gloire qui chez nous a conduit
l'Amour.

OPERA.

27

LOUISE.

Dites , la Reconnaissance & l'Amitié.

ARMAND, *à part.*

Complimens d'un côté, embarras de l'autre...
Je crois que je suis de trop ici. (*Il se lève.*)
Ma chere enfant , vous allez poursuivre votre
route : le vin est le lait des voyageurs ; je vais
vous chercher une bouteille qui...!.....

LOUISE.

Je ne bois jamais de vin.

ARMAND.

Une petite pointe fortifie le cœur , & le vôtre
en a , je crois , besoin dans ce moment.

LOUISE, *troublée.*

Point du tout.

ARMAND.

D'ailleurs c'est mon fils qui vous le versera , &
vous pouvez compter sur sa discrétion.

LOUISE.

Sur sa discrétion?

FÉLIX, *tendrement.*

En douteriez-vous ?

LOUISE, *à Armand.*

Allons , je m'en rapporte à lui.... ou plutôt
à vous.

B 3

22 L'AMOUR FILIAL,

ARMAND, *à part.*

Je crois que je ne ferai pas mal d'être un peu long-tems à trouver cette bouteille. *Haut.* Adieu, mes enfans.

SCENE VII.

LOUISE, FÉLIX.

LOUISE.

COMME il vous aime, votre pere!

FÉLIX.

Et comme il est payé de retour!

LOUISE.

J'en peux dire autant du mien.... (*tristement.*)
Et votre mere!....

FÉLIX, *attendri.*

Et la vôtre?

LOUISE.

Hélas!

FÉLIX.

Je vous entends.

LOUISE, *pleurant.*

Les malheureux se devinent....

FÉLIX.

Et s'aiment.....

LOUISE, *pleurant.*

Ah ! pardonnez-moi les pleurs que je vous
fais répandre. Personne moins que moi ne
voudrait vous causer du chagrin.

FÉLIX.

Ces larmes-là sont douces, & sur-tout quand
elles sont partagées.

LOUISE.

Vous me le faites éprouver.

D U O.

FÉLIX & LOUISE.

Ma mere au printems de sa vie

FÉLIX.

Mourut.

LOUISE.

Mourut

Ensemble.

En me donnant le jour.

Chacun à part.

Ah ! quelle étrange sympathie !
Même malheur & même amour.

34 L'AMOUR FILIAL,

FÉLIX.

Mon pere, en regrettant une épouse fidelle,
Hérita de l'amour que j'aurais eu pour elle.
Ce sentiment, jusqu'à ce jour,
A fait le bonheur de ma vie.

LOUISE, à part.

Ah ! quelle douce sympathie !
Même bonheur & même amour.

Haut.

Mais peut-être bientôt la vieilleffe ennemie
Va d'un pere chéri me priver sans retour :
Ah ! cette crainte empoisonne ma vie.

FÉLIX, à part.

Ah ! quelle tendre sympathie !
Mêmes craintes & même amour.

Ensemble.

Grand Dieu ! si je perdois mon pere,

LOUISE.

Je serais seule sur la terre.

FÉLIX.

Je languirais seul la terre.
Encor, si j'avais une sœur !

LOUISE.

Encore, si j'avois un frere !

FÉLIX.

Elle partagerait le poids de ma douleur.

LOUISE.

Il me soulagerait du poids de ma douleur.

FÉLIX.

Ah ! que n'êtes-vous ma sœur !

LOUISE.

Ah ! que n'êtes-vous mon frere !

Ensemble,

Oui, si vous perdez votre pere.

LOUISE.

Louise sera votre sœur.

FÉLIX.

Félix sera votre frere.

LOUISE.

Je me sens déjà votre sœur.

FÉLIX.

Je me sens déjà votre frere.

Ma tendre sœur !

LOUISE.

Mon tendre frere !

S C È N E V I I I.

LOUISE, FÉLIX, à table.

ARMAND, une bouteille à la main.

ARMAND, à part, les voyant prêts à s'embrasser.

A MERVEILLE ! avertissons-les charitablement.

26 L'AMOUR FILIAL,

Il touffe, & crie de loin :

Heum ! Heum ! Patience ! voilà que j'arrive.
à Louise, gaiement.

Pardonnez-moi, Mademoiselle de m'être fait attendre.

LOUISE.

Attendre ? au contraire.

ARMAND.

C'est que cette bouteille était si bien cachée, qu'il m'a fallu remuer près d'un cent de fagots pour la déterrer ; & cette besogne m'a tenu plus d'un gros quart-d'heure.

FÉLIX, à Louise.

Un quart-d'heure ! auriez-vous cru cela ?

LOUISE.

Pas plus que vous.

ARMAND, débouchant la bouteille.

Je ne fais, Mademoiselle, si vous aurez été contente de ce jeune homme.

LOUISE.

Assurément.

ARMAND.

C'est que, pour faire sa cour aux Dames, il n'a pas encore un certain jargon.

L O U I S E.

Ah ! tant mieux !

A R M A N D.

Il a l'esprit & le cœur tout neufs.

L O U I S E.

C'est un défaut malheureusement bien rare.

A R M A N D.

Et puis il n'est pas naturellement jovial.

F É L I X.

Eh ! mon Pere

A R M A N D, *regardant les yeux de Louise.*
Tenez, je gage qu'il ne vous a pas fait rire.

L O U I S E, *troublée.*

La confiance vaut mieux que la gaité.

A R M A N D.

Eh-bien ! moi , à son âge , j'aurois fait rire
les treize-Cantons.*Remettant la bouteille à Félix, qui sert.*

Ceci me rappelle encore ma bonne humeur.

*Ils boivent.*Allons, mes enfans , je bois à votre bon
voyage.L O U I S E, *vivement.*

N'en ferez-vous pas ?

28 L'AMOUR FILIAL,

ARMAND.

Tenez, ma belle enfant, quoique je n'aie pas une jambe de bois, moi, je sens bien que je n'ai plus mes jambes de quinze ans. Ma cabanne est sur le chemin de la montagne; je ferai mieux, je crois, d'attendre ici votre Père, tandis que vous irez le chercher là-haut avec mon fils.

LOUISE.

Mais, seule avec un jeune homme?....

ARMAND.

Oh! je vous réponds de sa circonspection; je suis sa caution auprès de vous. Il est digne de votre confiance, & je crois même que vous ne la lui avez pas tout-à-fait refusée.

LOUISE, hésitant.

Mais....

ARMAND, l'interrompant.

TRIO.

ARMAND.

ALLONS, donnez-lui le bras,
Pour vous remettre en voyage.

FÉLIX.

Allons, donnez-moi le bras,
Pour vous remettre en voyage.

OPERA.

29

LOUISE.

Allons, donnez-moi le bras,
Pour me remettre en voyage.

ARMAND.

L'Amitié conduira vos pas.

LOUISE.

L'Amitié conduira nos pas.

FÉLIX, *à part.*

Amour, daigne guider nos pas.

Ensemble.

Allons, donnez-^{lui}
moi le bras,

L'Amitié conduira ^{vos}
nos pas.

ARMAND, *à Louise.*

Si vous ne rencontrez pas
Votre pere dans le voyage,
Que vers mon petit hermitage
L'Amitié ramène vos pas.

LOUISE.

Vers votre petit hermitage
L'Amitié conduira mes pas.

Ensemble.

Allons, donnez-^{lui}
moi le bras,

Pour ^{vous}
me remettre en voyage.

Allons, donnez-^{lui}
moi le bras;

L'Amitié conduira ^{vos}
nos pas.

Ils s'éloignent; Armand les rappelle.

30 L'AMOUR FILIAL,

ARMAND, à part à Félix.

Sur-tout, mon fils, soyez bien sage.

FÉLIX.

Près de la vertu l'on est sage.

ARMAND.

Né vous fatiguez pas; adieu.

De tems en tems, à l'abri du feuillage,
sur le gazon reposez-vous un peu.

LOUISE, FÉLIX.

De tems en tems, à l'abri du feuillage,
Nous nous reposerons un peu.

ARMAND, à part.

Sur-tout, mon fils, soyez bien sage.

FÉLIX.

Près de la vertu l'on est sage.

Tous trois.

Allons, donnez-^{lui}
 moi le bras,

Pour ^{vous}
 me remettre en voyage;

Allons, donnez-^{lui}
 moi le bras,

L'amitié conduira nos pas.

Tandis que les enfans s'éloignent, & qu'Armand rentre dans sa cabanne, Germon arrive au pied de la montagne.

SCENE IX.

GERMON, *seul, ayant une jambe de bois, & s'appuyant sur un bâton.*

TOUT accablé que je suis de fatigue & d'inquiétude, je me sens ranimer à l'aspect de ces lieux. C'est ici que j'ai remporté ma première victoire; c'est ici que, par une bonne action, j'ai acquis le premier de tous les biens, l'estime de soi-même. On peut être indigent, mais jamais pauvre avec ce bien-là... Mais il en est un autre que mon cœur regrette : Louise, ma chère Louise !... C'est ma faute aussi !... j'ai voulu parcourir seul ces montagnes, j'ai voulu faire le jeune homme, & j'ai perdu le soutien de ma vieillesse.... Elle souffrira peut-être de fatigue & de besoin, tandis que moi-même, affaibli par l'âge & la faim.... Reposons-nous.

Il s'assied sous l'arbre, & voit le repas servi.

Mais que vois-je ? un repas préparé !... ainsi le Ciel ne laisse jamais une bonne action sans récompense : c'est ici que j'ai fait le bien ; c'est ici que le bien s'offre à moi.

Gaîment.

Ma foi, profitons-en.

Il mange avidement.

32 L'AMOUR FILIAL,

Voilà des fruits délicieux... Comment donc !
& du vin ?

Il boit.

Mais c'est qu'il est excellent.

SCENE X.

ARMAND, GERMON.

ARMAND, *à part, sortant de la cabanne.*

QUE vois-je ?

GERMON.

Mais excellent ! c'est dommage en vérité de
boire seul ce vin là...]

ARMAND, *à part, regardant sa jambe.*

C'est lui !

GERMON.

Et de n'avoir pas un ami pour trinquer avec lui.

ARMAND.

Eh ! c'est vous ! soyez le bien-venu ; je vous
attendais avec impatience.

GERMON, *se levant avec surprise.*

Moi ?

ARMAND.

Vous.

GERMON,

GERMON, *gaiement.*

En ce cas , trinquons ensemble.

ARMAND, *s'asseyant.*

Volontiers.

GERMON.

Pardon, si je me suis mis seul à table; mais , en vérité , je ne me doutais pas que vous m'attendiez.

ARMAND.

Mon fils est allé vous chercher.

GERMON, *tristement.*

Vous avez un fils ? Ah ! ne le quittez jamais.

ARMAND.

Je l'aime trop pour le quitter.

GERMON.

Et lui ?

ARMAND.

Il me chérit autant que votre fille vous aime.

GERMON.

Que ma fille ! ... comment savez-vous ?

ARMAND.

Elle était ici tout-à-l'heure.

GERMON.

Ciel !

34 L'AMOUR FILIAL,

ARMAND.

Vous occupez sa place.

GERMON.

Et où est-elle maintenant ?

ARMAND.

Elle vous cherche avec mon fils.

GERMON, *vivement.*

Avec votre fils !

ARMAND.

Oui, un garçon sage comme moi, qui suis Grenadier depuis quarante ans : il vous la ramènera.

GERMON.

Bientôt ?

ARMAND.

Dans une heure, peut-être.

GERMON, *tristement.*

Dans une heure !

ARMAND.

Allons, buvez-un coup pour prendre patience.

Il verse.

Cela fait couler le tems.

GERMON, *gaiement.*

Oui, le vin & l'amour.

ARMAND.

Quant à l'amour, je crois que c'est pour nous l'histoire ancienne.

GERMON.

C'est à présent le tour de nos enfans.

ARMAND.

Eh-bien ! mon fils prétend, lui, n'être amoureux que de son Pere.

GERMON.

Et ma fille, ne me jure-t-elle pas sans cesse que sa tendresse pour moi suffit à son bonheur ?

Ensemble.

Ces chers enfans !

ARMAND.

En honneur, mon fils m'édifie ; il vaut mieux que moi, sans vanité.

GERMON.

Et ma fille donc, ne me fait-elle pas faire des réflexions sur mes petites fredaines ?

ARMAND.

La bonne conduite des enfans n'est que trop souvent la leçon des Peres.

6 L'AMOUR FILIAL,

COUPLETS.

QUAND j'avois l'âge de mon fils,
A mon Pere j'étais soumis.
J'aimais, j'honorais sa vieillesse;
Mais mon cœur mettait de côté
Un peu d'amour pour la Beauté.
J'ai bien payé tribut à la tendresse
Lorsque j'en avais le moyen;
Mais à mon fils je n'en dis rien,
Je n'en dis rien.

GERMON.

Vous faites bien.

GERMON.

Moi, voici mon raisonnement :
Puisqu'on doit chérir tendrement
Ceux à qui l'on doit la lumière,
Ne négligeons point les Amours;
Ils sont les auteurs de nos jours.
J'ai bien brûlé de l'encens à Cythere....
Lorsque j'en avais le moyen;
Mais ma Louise n'en fait rien.

ARMAND.

Vous faites bien.

GERMON.

Des brunes, j'étais amoureux.

ARMAND.

Les blondes me convenaient mieux.

Ensemble.

J'aimais les unes & les autres.

GERMON, *attendri.*

Quels souvenirs délicieux !

ARMAND, *de même.*

Les larmes m'en viennent aux yeux !

GERMON.

Vous me direz vos exploits.

ARMAND.

Vous les vôtres.

Ensemble.

Mais entre nous cet entretien :

Que nos enfans n'en sachent rien !



SCENE XI.

ARMAND, GERMON, *sur le*
devant de la scène.

FÉLIX, *paraissant sur la montagne, & ap-*
percevant GERMON avec son Pere. LOUISE,
arrivant un moment après lui.

FÉLIX, *appellant.*

Louise !

ARMAND, *écoutant.*

J'entends la voix de mon fils.

GERMON.

Et ma fille ?

ARMAND.

Elle est avec lui.

GERMON, *regardant.*

Je ne l'apperçois pas.

ARMAND, *écoutant.*

Paix donc !

FÉLIX, *appellant.*

Louise !

ARMAND.
Il l'appelle.

LOUISE, *sans être vue.*

Félix !

GERMON.

Elle répond !

LOUISE, *approchant sans être vue.*

Félix... !....

FÉLIX.

Accourez—donc !

LOUISE.

LOUISE, *arrivant essoufflée sur la montagne.*

Avez-vous vu mon Pere ?

FÉLIX, *le lui montrant de loin.*

Le voici.

GERMON & ARMAND, *la voyant paraître.*

La voici !

Germon, soutenu par Armand, court vers
sa fille et trébuche à chaque pas.

LOUISE, *se précipite vers son pere & tombe
à plusieurs reprises.*

FÉLIX *la porte jusques dans ses bras.*

ARMAND, *montrant ce tableau à Félix.*

Comme ils sont heureux, mon ami !

40 L'AMOUR FILIAL,

FÉLIX, *dans les bras d'Armand.*

Eh ! ne le sommes-nous pas aussi ?

GERMON.

Que de bonheur à-la-fois ! je retrouve ma fille , & je contemple auprès d'elle ces lieux témoins des mes premiers combats.

ARMAND.

Camarade , il y a long-tems que vous avez combattu pour la première fois.

GERMON.

Il y a aujourd'hui trente-sept ans.

ARMAND, *vivement.*

Trente-sept ans ! serait-ce à la bataille Néfeld ?

GERMON.

J'y combattais à la place même où nous sommes.

ARMAND.

Et moi à vingt pas d'ic'.

GERMON.

Je vois encore l'ordre, le plan & la marche de la bataille.... Ecoutez ceci, mes enfans , & quand vous jouissez des douceurs de la Liberté, n'oubliez jamais que vous la devez au sang de vos

Peres.... Les ennemis étaient campés sur le penchant de cette colline : leur aîle gauche s'étendait le long de ces rochers.

ARMAND.

Justement : près de la vallée, s'avancait notre corps de bataille ; là, notre aîle droite ; ici le corps de réserve.

GERMON, *vivement.*

Précisément... j'en étais sergent.

ARMAND, *ôtant son chapeau.*

Sergent ! & moi caporal.

GERMON, *ôtant son chapeau & montrant les enfans.*

Caporal!... Voilà des enfans de braves gens.

ARMAND.

Oui, braves ! Cependant le nombre nous accabla, & nous fûmes contraints de plier au premier choc ; moi-même je tombai mourant.

GERMON.

Oui, mais le corps de réserve étoit là.

ARMAND.

Il fut notre sauveur.

GERMON, *avec feu.*

A qui le dites-vous?... A la vue de nos

42. L'AMOUR FILIAL,

freres terrassés , la fureur nous transporte ; nous tombons comme la foudre ; tout cède , tout se disperse , tout s'anéantit devant nous ; mais les corps de nos ennemis amoncelés embarrassent nos pas , favorisent la retraite des fuyards , & la multitude des morts sauve le reste des vivants.

ARMAND, *transporté de joie.*

Je vois encore tout cela. Vous me rajeunifiez de trente-sept ans!

GERMON, *se mettant en garde.*

J'en renversai quatorze à ma part.

ARMAND.

Quatorze!.... Et moi donc !.... si je n'eusse pas été blessé.

GERMON.

Mais je fis mieux encore.

ARMAND.

Mieux! comment?

GERMON.

Là, je sauvai la vie d'un compatriote.

ARMAND.

Jeune?

GERMON.

De vingt ans.

ARMAND, *vivement.*

Et c'est là?....

GERMON.

Que j'étanchai le sang qui sortait de sa poitrine, & qu'un peloton d'ennemis me surprit & me poursuivit jusqu'aux montagnes;

ARMAN, *à part.*

C'est lui!

GERMON.

Je fus blessé.

ARMAND.

Blessé!....

GERMON.

Oui; mais en récompense, depuis ce tems, pour prix de mes exploits, j'ai l'honneur de porter une jambe de bois.

ARMAND, *se jettant dans ses bras.*

Mon cher libérateur!

GERMON, FELIX, LOUISE.

Ciel!

44 L'AMOUR FILIAL,

ARMAND.

Ce jeune homme.... cette blessure mortelle...

GERMON.

Eh-bien !

ARMAND, *découvrant sa poitrine.*

Reconnaissez la cicatrice.

GERMON, *vivement.*

Oui, je la reconnais.... laissez-moi la considérer.... mes larmes m'empêchent de la voir.
(*Ils s'embrassent*) Mon brave camarade !

FELIX.

Hélas ! pourquoi faut-il que le salut de mon pere vous coûte si cher !

GERMON.

Mon ami, la vie d'un honnête homme ne coûte jamais ce qu'elle vaut.

ARMAND.

Mais cette infirmité....

GERMON.

Est pour moi une source de jouissances continues, puisque je ne puis faire un pas sans me rappeler que j'ai eu le bonheur de sauver mon concitoyen & mon ami.

ARMAND.

Oui, votre ami inséparable! Mon existence est à vous; je l'attache à la vôtre; & vous suivrai jusqu'à la mort. Hélas! pour la première fois, je regrette les dons de la fortune. Si le sort m'en eût favorisé, avec quelle joie je les eusse partagés!

GERMON.

Eh! mon ami, ne sommes-nous pas assez riches l'un & l'autre avec ces deux trésors?

Il montre les enfans..

ARMAND.

Il est vrai.

FÉLIX.

Eh-bien! pour doubler votre fortune, unifiez vos richesses.

LOUISE, à part.

Ah!

ARMAND, à part à Germon.

Mais comment nous y prendre?

GERMON, à part à Louise.

Ma Louise, que me conseilles-tu?... Eh-bien! mon enfant, tu dis donc que?...

LOUISE.

J'imagine un moyen.

FÉLIX.

Quel est-il?

46 L'AMOUR FILIAL,

LOUISE.

Si nous pouvions élever notre cabanne à côté
de la vôtre ?

ARMAND.

Nous formerions un treizième Canton.

GERMON.

Oui, nous en ferons les fondateurs. Pour
vous, mes enfans, la suite vous regarde.

ARMAND.

En conséquence,

VAUDEVILLE.

Mes chers enfans, unifiez-vous,
Vous serez heureux, je l'espère.
La tendre fille est toujours bonne mere,
Le tendre fils est toujours bon époux.
De votre amitié conjugale
Naîtront de jeunes successeurs
Qui vous feront éprouver les douceurs
De la piété filiale.

bis.

G E R M O N.

En hiver ainsi qu'au printems,
Le bonheur naît de la tendresse :
L'homme à vingt-ans adore sa maîtresse,
A soixante ans il chérit ses enfans.
Par les premiers feux qu'il exhale,
L'amour enivre notre cœur :
Sont-ils éteints, il fait notre bonheur
Par la piété filiale.

bis.

L O U I S E & F É L I X.

Sous deux vénérables ormeaux
Qui les couvrent de leur feuillage,
Deux rejetons à-peu-près du même âge,
En s'élevant unissent leurs rameaux.

A la tendresse conjugale
Vous prêtez votre ombre aujourd'hui ;
Vous trouverez quelque jour un appui
Dans la piété filiale.

*bis.*L O U I S E , *au Public*

De la Vertu, sans ornement
On doit toujours peindre l'image.

48 L' A M O U R F I L I A L.

Ne cherchez point d'esprit dans cet ouvrage,
Il n'est dédié que par le sentiment.

Pour en pratiquer la morale,
Embrassez vos parens ce soir,
Et par amour remplissez le devoir
De la piété filiale.

bis.

F I N.

A PARIS, de l'Imprimerie des SOURDS-MUETS,
rue du Petit-Musc, près l'Arsenal.